

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 72 (1933)  
**Heft:** 39

**Artikel:** L'actualité humoristique  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225435>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



ESPOIRS !

**L**a plu en 1932 ; par un naturel retour des choses, il pouvait bien faire sécheresse en 1933, ce que nous avons constaté. Phénomènes naturels qui tiennent à la fragilité de la pauvre planète où, sous les pluies, les neiges, le gel et le vent, la forme des terres se modifie chaque année. L'érosion ronge les Alpes, comme les rivières pleines emportent la bonne terre arable.

Qu'une certaine prudence conduise les humains à ne pas bâtrir au bord du danger : nous n'y pouvons rien de plus. Mais d'autres désastres ont marqué cette année, qui touchent au sort des sociétés humaines ; d'autres signes, ce soir, incitent à la réflexion et, si nous nous laissons aller, mèneraient tout droit à l'angoisse les esprits clairvoyants. Ce sont des périls plus graves que ceux de la rivière débordée, de la montagne éboulée ; l'eau, la terre et l'air, conjurés dans leurs maléfices, offrent un moindre danger à l'homme.

Tel qu'il vous apparaît en cette fin d'année, avec ses troubles, ses révoltes, ses menaces mortelles, ce monde civilisé porte le poids d'un siècle de matérialisme et d'erreurs philosophiques. Le « enrichissez-vous » de Guizot a porté ses fruits, qui ne sont pas ragotants à voir. La superstition du progrès matériel, qu'il fallait mettre à sa place véritable, jamais la première, a créé une « civilisation » qui est une forme nouvelle de la barbarie, une barbarie rationalisée. Où dorment les vieilles vertus qui faisaient l'humanité belle ; la simplicité des goûts, la tendresse, l'indulgence, qui jetaient leur point fleuri entre les excès de l'austérité et les élans brutaux de la volonté de puissance ? Où est endormie cette sagesse qui, mettant toute chose à sa place, faisait la vie acceptable ? Comme l'écume sur une confiture de prunes, vous ne voyez plus à la surface de la vie que la vanité de jouir, l'ambition, l'argent et cette hâte brutale qui écarte, du coude, l'être qu'il eût fallu relever, protéger, soutenir. Pas par méchanceté, sans doute. Tout simplement, vous n'avez plus le temps... Plus le temps de vous pencher et d'être bon. Et je ne vous parle pas de cette sensualité envahissante, qui est à l'amour ce que le gorille est à l'homme.

D'autres forces sont à l'œuvre dans ce temps, équinoxe du siècle, où soufflent tant de vents contraires. Dressées contre le bolchévisme spirituel, déchaînement des instincts dans l'avilissement universel, des énergies conscientes se préoccupent d'écartier toute réelle injustice sociale et d'intégrer définitivement l'ouvrier dans la société moderne. D'autres énergies, dans tous les milieux, s'efforcent de rendre à ce vieux pays sa civilisation chrétienne — celle des hommes du Grütli — sans laquelle il se décomposera. Et le goût renouvelé de la Patrie, dégagée des erreurs du siècle précédent : l'autorité respectée, dans

son action quotidienne, et les beaux spectacles qui émeuvent le citoyen. Et le sens de la famille — le meilleur des biens terrestres. Partout, par milliers, de braves gens obscurs donnent l'exemple : voyez tant d'ouvriers, de petits paysans, d'artisans, d'employés, d'intellectuels modestes, lesquels, sans pose, sans vainne ambition, élèvent courageusement une petite famille qui, dans dix ou vingt ans, trouvera devant elle un monde purifié des miasmes de l'après-guerre...

Pensez à tous ces braves gens ! Que l'écume qui s'agite sur le chaudron où bout l'avenir incertain ne vous fasse pas oublier la bonne confiture — la franche, la droite, la saine humilité, qui finira bien par se révéler.

Pierre Deslandes.



LA SERVEINTA ET LO MAIDZO

**S**'APPELAVE Jaqueline, ellia serveinta, et l'étai tant galéza que pouâve bin s'appelâ Jaqueline. L'avâi fenamente veingt ans et l'étai à maître vê dâi dzein de pè Lozena, po coudh' gagn' quaque z'eti po son trossi, se dâi coup ie sè maryâve.

On décando matin, pè vê sat hâore, vaitce que la maître vint taquenassâ à sa porta.

— Mâ, Jaqueline, que lâi fâ, vo n'îte pas oncora lèvâie ? L'è binstout houit hâore. Ite-vo malada ?

— Na, noutra maître.

— Et porquie ne saillide-vo pas dèfro dâo lhî ?

— Vu pas mè lèvâ.

— Quemet dite-vo ?

— Vu pas mè lèvâ.

La maître châote vê son hommo po lâi râconta stossé.

— Quemet, que dit l'hommo, vâo pas fro.

— Na.

— Mâ ! mâ ! et mè que mè faut via à houit hâore et lo dêdjonnâ que n'è pas fê. L'è tiura, ellia fèmalla ! Qu'a-te ?

— N'ein sè rein. Dit que vâo pas betâ l'avau de sa râta dêso dâo lhî.

— Et dit que n'è pas malada ?

— Na.

— Eh bin ! mè su su que cha, que l'è malada : mâ l'a pâo-t'itre onna maladi que semblie pas, qu'on lâi dit secrète et que vâo pas la dere. Faut tot parâi fêre à veni lo mайдzo.

L'einvouyan dan queri lo mайдzo, on dzouveno coo assebin, et lè vaitce vê la Jaqueline, que l'étai pardieu bin galéza dein son lhî.

— Iô âi-vo mau ? que dit lo mайдzo.

— Nion cein, que repond.

— Pâo-t'itre que sè gène de lo dere devant vo, que fâ lo mайдzo à la maître : vo faut allâ dêfro on momeint.

Quand l'è que l'autra fut via dâo pâilo, la serveinta dit dinse ào mайдzo.

— Accutâ, monsu lo mайдzo, n'è pas onna brequa de mau. Vo vu dere : lè maître mè dâi-va trâi mâi que m'ant pas payâ, quand bin le

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Administration du Conteur  
Pré-du-Marché, Lausanne

zé dza recliamâ bin dâi coup. Adan, ié djurâ de pas mè lèvâ devant d'avâi mè gadzo.

— Ah ! l'è dinse, que fâ lo mайдzo. Eh bin ! Jaqueline, tire-tè on bocon ein lèvè contro la parâi, po mè fêre on bocon de plièce. Tè maître mè dâi-va assebin quaranta franc, beteino lè dôu à l'hî, l'on de coûte l'autre, tant qu'à que no z'aussant payâ à tsavon.

Marc à Louis.

## HISTOIRES DU CIEL BLEU

**L**E sympathique M. vient de rentrer du Midi. Il nous contait, l'autre jour, une bien belle histoire d'ailloli :

— J'avais appris, nous dit-il, qu'une vieille femme du village confectionnait ce plat avec une incomparable maîtrise ; soucieux de rapporter à Lausanne une recette parfaite, j'obtins d'elle la permission d'assister aux rites sacrés. Le coulis d'ail, l'huile d'olives... hélas ! le mélange ne « prend » pas.

La vieille me regarde, une lueur farouche aux yeux :

— Je la rate pour la première fois depuis quarante ans, me dit-elle ; c'est que je l'ai faite devant un homme du nord !

— Le lendemain, continue M., son petit-fils accourt à mon hôtel :

— Venez, monsieur ! La grand'mère veut vous « le » faire goûter, aujourd'hui !

Je m'empresse ; mais au haut de l'escalier, devant la porte, un autre enfant, l'air grave, me fait signe de m'arrêter, et, d'un doigt sur les lèvres, de me taire...

— Qu'y a-t-il ? Elle est malade... ?

— Non, souffle le jeune homme ; elle « le » prépare !

## L'ACTUALITÉ HUMORISTIQUE

**S**'ADORE les Américains, non point parce qu'ils sont rigolos, il s'en faut, mais parce qu'ils sont des inventeurs doués de la plus colossale imagination et qu'il n'est pas un de nos embarras qu'ils n'aient réussi à simplifier d'une façon pratique. Pour un Américain, rien n'est désagréable comme une perte de temps parce qu'elle occasionne une perte d'argent et que l'argent, pour les peuples modernes, est tout, passe avant tout, tient lieu de tout.

Or, il arrive, en Amérique comme ailleurs, qu'un indigène se casse quelquefois une patte. C'est désagréable, douloureux et empoisonnant parce que le blessé doit se confier à un chirurgien.

Celui-ci rafistole, recolle la guibole et console en donnant sa parole que, dans quelques semaines on pourra faire des cabrioles.

Le patient, immobilisé, joue évidemment du téléphone toute la journée pour se distraire. Il gagne ou il perd de l'argent à la Bourse, mais il s'embête à cent dollars de l'heure. Un Américain consent, de temps en temps, à se casser une jambe ou la tête dans un accident d'auto ; il faut que tout le monde vive, en Amérique aussi bien qu'ailleurs, les médecins et les chirurgiens comme les autres. Mais si l'accident doit être une entrave à ses affaires, il préfère s'abstenir. Le corps médical se plaignait de cet état de choses ; les

rois du business lui répondaient: « Eh quel plaisir voulez-vous que nous ayons à nous casser en mille morceaux si vous ne nous raccommodiez pas immédiatement ? Un chirurgien de Chicago comprit que le raisonnement de ses compatriotes n'était pas dénué de bon sens et il vient d'inventer une méthode de traitement des fractures avec laquelle il obtient des résultats prodigieux. Deux heures après avoir été porté sur la table d'opération, avec une jambe cassée, le patient saute lui-même à bas du billard et sort en fumant un cigare gros et long comme un mât de Cocagne. Un appareil est à portée de sa main pour lui permettre de téléphoner pendant l'opération.

La méthode consiste, non pas à avoir des pièces de rechange, des jambes de secours, mais à introduire le membre fracturé dans une gaîne, après l'avoir anesthésié localement, selon un procédé nouveau. Se faire opérer devient un plaisir et l'on entend à Chicago des conversations comme celle-ci :

— Où étiez-vous, tout à l'heure, à l'ouverture de la Bourse, chez le coiffeur ?

— Non, chez le chirurgien. J'avais eu un petit accident d'auto en sortant de table et j'ai perdu quelques minutes à faire réparer mes deux jambes qui étaient en capilotade.

**La pyramide humaine.** — On lit dans un journal de chez nous qu'un automobiliste a accroché une charrette conduite par Mme T., cultivatrice, « et sur laquelle était assis son mari, impotent. »

Le malheureux n'eût-il pas été tout aussi bien sur le siège que sur les épaules de sa femme ?

Ce cirque Knie, vrai de vrai, a tournéboulé toutes les têtes.

#### MARC-HENRI EN PROVENCE

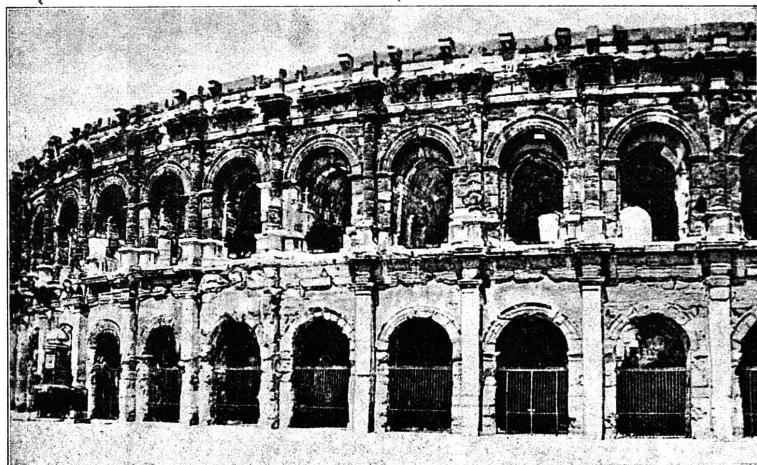
Nîmes.

**N**OUS avons passé le pont de Beaucaire — un pont superbe — au-dessous duquel le Rhône roule ses eaux lentes. Puis l'auto s'engage à travers les grands vignobles du Midi sur une belle route droite comme un ruban déroulé.

Lorsque nous arrivons à Nîmes, nous trouvons une ville en fête. Il y a foule devant l'amphithéâtre où a lieu une corrida. Le public se presse. Nous prenons nos billets et pénétrons dans les fameuses arènes qui sont une merveille d'architecture et qui témoignent que les Romains étaient de grands bâtisseurs.

Installés, comme de juste, au premier rang, nous avons le loisir d'examiner la foule qui va et vient autour de nous. Tout ce peuple endimanché crie, gesticule, s'anime et manifeste bruyamment.

Soudain la fanfare joue une marche entraînante et, après trois coups de clairon, la barrière s'ouvre. Alors, on voit surgir, dans l'arène, un petit taureau noir aux attaches fines, un taureau de Camargue à l'œil vif et aux mouvements souples. Il promène, sur l'assistance, un regard curieux et hardi et attend, la tête levée, dans une position qui met en joie les porteurs d'appareils photographiques.



Les arènes de Nîmes.

François demande à un vieux monsieur décoré pourquoi les cornes du taureau sont enveloppées de cuir.

Le vieux monsieur répond qu'il s'agit d'une corrida-cocarde, sans mise à mort.

Cette fois François respire à pleins poumons. Lui qui souffre rien qu'à l'idée d'écraser une courtilière dans son jardin ou de tuer un « taureau » sur le dos de son cheval, aurait pleuré à chaudes larmes de voir ce jeune taureau égorgé sous ses yeux.

Cependant l'animal s'agit quand le toréador s'approche, un drapeau rouge à la main. Fortement appuyé sur ses pieds devant, la tête baissée, il fonce sur l'ennemi, cependant que le toréador fait un saut de côté et s'approche des tribunes pour recueillir les applaudissements. Quelques adolescents — toréadors en herbe — s'approchent à leur tour de l'animal et cherchent à lui arracher une cocarde : ce qui arrive...

Et le spectacle continue ainsi, sans que l'on observe la moindre lassitude chez le public. A la première occasion, les applaudissements crépitent et la fanfare joue bruyamment quelques marches guerrières. Lentement, le soleil descend vers l'horizon. Ses rayons obliques viennent doré les pierres millénaires et leur donner une vie intense. Alors on évoque le temps où les gouverneurs romains, dans un grand apparat, donnaient des fêtes splendides dans ces arènes construites pour célébrer la grandeur de l'immense empire.

Nous n'avons pas quitté Nîmes sans visiter la Maison carrée et les jardins publics, lesquels nous révèlent encore, d'une manière frappante, la puissance de Rome.

— Belle ville, fait Marc-Henri, et bien administrée. Ça a tout à fait l'aspect d'une capitale !

Après avoir parcouru les plus belles avenues, nous roulons dans la campagne. Dans un bois d'oliviers, nous avons écouté le chant des cigales.

les. C'était curieux à entendre et ne ressemblait à aucun chant connu. Marc-Henri prétend que nos gamins imitent fort bien le cri de ces insectes en soufflant dans un bout de roseau dont on a enlevé une partie du bois.

Ensuite nous sommes arrivés au Pont du Gard que nous avons passé à pied, sauf François, bien entendu, lequel est resté au fond de la voiture. Soyez certains que ce n'est ni la fatigue, ni la crainte du vertige qui l'ont obligé à se cacher dans l'auto, mais bien cette idée que l'auberge de Caderousse était justement là au temps d'Alexandre Dumas. Notre ami a tout bonnement eu peur d'être enlevé par des sbires et envoyé dans les cachots du château d'If. Il vous affirmera que ce que je vous raconte est faux. N'en croyez rien. François ne s'est pas borné à lire les romans de Dumas, il les a épelé.

Et puis, ce fut le retour vers Avignon à travers un vaste plateau giboyeux. Le soleil couchant éclairait tout ce vaste paysage et dorait les pentes du mont Ventoux, le géant de la Provence.

*Jean des Sapins.*

#### L'ESPRIT D'AUBER

**A**UBER (1782-1871), l'auteur de la *Morte de Portici*, du *Domino noir*, de *Frédéric Diavolo* et de tant d'autres opéras et opéras-comiques, avait la réputation d'être fort spirituel. On a recueilli ses « mots » les meilleurs ; en voici quelques-uns :

Dans les *Causeries du lundi*, Sainte-Beuve cite le trait suivant, qui n'a l'air de rien et qui a sa philosophie.

On parlait devant l'aimable compositeur de l'ennui de vieillir :

— Oui, dit-il, c'est ennuyeux, et pourtant c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici de vivre longtemps.

Quelqu'un demandait un jour devant lui à Alfred de Musset, qui ne se mettait pas, on le sait, volontiers au travail :

— Eh bien ! où en êtes-vous de votre nouvelle pièce ?

— Elle avance, répondit l'auteur des *Nuits*.

— Oui, il a déjà fait les entr'actes, ajouta Auber en souriant.

Un professeur du Conservatoire lui adressa un jour un rapport foudroyant contre un très jeune élève âgé de onze ans, auquel il reconnaît de grandes dispositions, mais qu'il déclarait trop dissipé. Il concluait au renvoi.

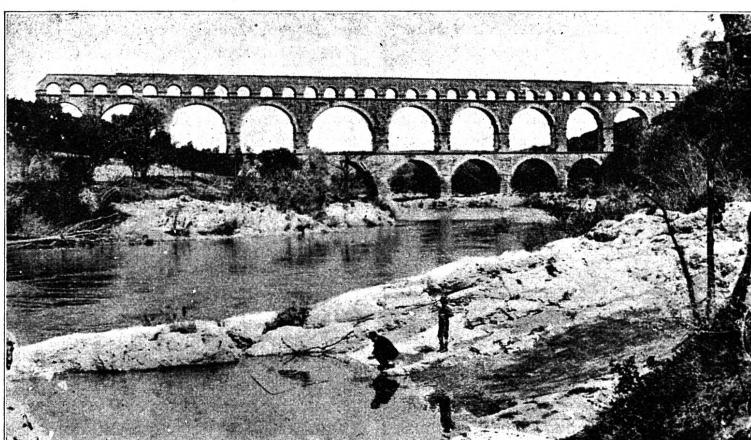
Auber fait comparaître devant lui le professeur et l'élève :

— Monsieur, dit-il au petit bonhomme, quel âge avez-vous ?

— Onze ans, monsieur !

— Onze ans ! fait Auber avec indignation, mais, si vous n'êtes pas raisonnable à cet âge-là, quand le serez-vous donc ?

Et il renvoie à la classe l'élève et le professeur. Ce dernier n'avait pas compris que la leçon était pour lui.



Pont du Gard.